
3 1761 06677230 2

LE ROI-TRADUCTEUR

OU

VIVE LA RÉPUBLIQUE !

LE ROI-TRADUCTEUR

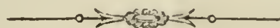
OU

VIVE LA RÉPUBLIQUE!

Épître — Manifeste, adressée
au doge des poëtes français, Mr. Victor Hugo,

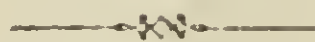
PAR

ALFREDO ANSÚR
Avocat à Lisbonne.



SOMMAIRE

I. Ouverture — II. Moi-même aux abois — III. Shakespeare tué — IV. Coup d'œil sur la royauté portugaise (harangue en Cortès) — V. L'amour s'en mêle — VI. Finale.



1878
Typ. Luso-Hespanhola de Gumersindo de la Rosa
35 — Travessa do Cabral — 35
LISBOA

Maître cher, vénérable !

Lisbonne, 1er Janvier 1878.
Rua dos Fanqueiros, 106.

Quidlibet audendi.
(Ars poetica.)

I

Jadis, on le raconte, un philosophe, en Grèce,
(Excusez ma longueur et mon peu de sagesse,)
Cherchait à la chandelle un homme et, en plein jour,
N'a pu le rencontrer! J'ai cherché à mon tour.
Du grec la destinée, au fait, ne fut si bonne,
Car je vous vois très-bien — d'où je suis, à Lisbonne.
Oui, vieillard immortel! dans ce désert affreux,
Où l'âme s'amoindrit, où l'on pense très-peu,
Dans ce marais humain, où le trépas s'abreuve,
La science est mineure, et l'art n'a pas d'épreuve,
Où le printemps, l'amour, la sainte amitié,
Ne sont que des bossus, qu'on peut prendre en pitié,
Où l'esprit — océan qui n'a point de rivage —
Est traité, quelquefois, comme un tigre sauvage...
Un homme j'ai trouvé!!

Vous voilà, mon chéri:

Combien je suis heureux! combien mon cœur fleurit!

Heureux nous compterons des amitiés sans nombre,
Mais adieu les amis, si le temps devient sombre ?
Ponsard l'a bien rendu et Voltaire a dit mieux :
L'amitié d'un grand homme est un bienfait des Dieux.
Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur nos fautes, jamais, ne nous laisse paisible ?
Croyant à Desprèaux, j'espère bien, mon cher,
Que vous prendrez le soin de corriger ces vers.

Que c'est beau que d'avoir quelqu'un qui nous comprenne,
Pour adoucir du sort l'impitoyable scène !
Vraiment vous êtes homme et, ma foi, plein d'honneur ;
Vous avez de l'esprit et vous avez du cœur.
Combien j'aime à vous voir combattre le vieux trône,
Qui, par malheur, encor, sur la terre se prône !
Certes vous feriez un peuple bienheureux :
Les gens ne sont régis, souvent, que par des gueux,
Qui couvrent les haillons de leur vie commune
De ce traître métal, qui emprunte à la lune
La couleur et l'éclat.

Voulez-vous bien m'aider ?

Les rois ne laissons guère à table, en paix, manger
Les fruits de la bêtise et l'ignorance humaine.

L'âme d'un citoyen est toujours une reine.

L'esprit est le grand Dieu, le seul roi, le condor,
Qui fait monter au ciel en son royal essor.
De l'Avenir prochain les drapeaux ce cantique
Porteront à toujours : VIVE LA RÉPUBLIQUE !

Le présent ne doit plus des monarques servir,
A moins que d'enfanter éternel repentir.

Quand le Vrai se fait jour aux Cieux de la conscience,
On ne peut entraver sa carrière immense.
Tel, au pic du Mont-Blanc, on voit, de loin en loin,
Tout doux, se détacher de neige un petit point;
Déjà, chemin faisant, il se transforme en boule:
Celle-ci, des vieux blocs commandant à la foule,
Augmente son élan et tant s'accroît, grossit,
Qu'un grand bourg, à ses yeux, est obstacle petit;
Des ailes prenant vite, en éclair, son passage
Écrase des géants, enfante un grand tapage,
Et ne s'arrête plus que quand on a compris,
Que les enfants du Ciel bravent leurs ennemis!

Il faut bien *se soumettre ou se démettre* vite
Le dilemme voilà qui, partout, on médite.
Gambetta n'a eu tort. Bah! Mac-Mahon, enfin,
Connut qu'un grand pays — jamais ne parle en vain.
Peut-il désobéir un bon fils à sa mère?
Pour moi, je n'y crois point; cela ne pourrait plaire.
France est l'Ange-Gardien de l'humain horison;
Le Maréchal a mis à ses pieds son bâton.

C'est le passé qu'eut tort, ayant mis le beau mètre
Du chantre du Gama au service du sceptre.
Notre épique sut bien de son temps, le secours
Qu'il donnait à la Muse...

Eh! mon cher, de nos jours...

II

Le roi de Portugal aux lettres ne protège !
Ne croyant à ceci, j'ai dû tomber en piège.
Dans le jeu de la vie, un jour, poussé à bout,
Au plus fort des échecs, je chantais à Saint-Cloud :

«Comme un petit oiseau, enfermé dans sa cage,
«Je vis, cinq mois passés, à ton foyer, Paris,
«Sans pouvoir m'envoler vers les rives du Tage,
«Sans donner le bonjour aux Cieux de mon pays.

«Je ne retourne point à ma chère patrie.
«Hélas ! Je creverai sur un sol étranger ;
«Sans serrer au départ une main bonne, amie,
«Sans donner à Marianne un doux, tendre baiser !»

Ayant trop de jeunesse et le diable à la bourse,
Je remonte, pour lors, à généreuse source.
A mon roi très-fidèle une lettre j'écris,
Le priant de m'aider à sortir de Paris,
Et, pour éprouver mieux la grandeur de son âme,
J'y mettais un cadeau.

Savez-vous quel ?

Il fit la sourde oreille et ne bougea, non plus,
Qu'un mort.

Ses doux portraits ne me sont apparus.

Un feu républicain, sa reine aimant (la gloire),
La grammaire épluchant, assassinant l'histoire,
Rendant sous un faux jour plus d'un vieux personnage,
Et charpentant sa prose en drôle échafaudage,
Mit en scène, plus tard, ma chère Éléonor...
Et voilà qu'il reçut de mon sire un trésor!

Au milieu de la scène un chambellan s'avance,
Pour me prouver, à moi, du roi la bienséance.
Je serais bien ingrat de ne le remercier.
Janvier est arrivé; n'ayant à lui donner,
Ni coffre de diamants, ni château à Vincennes,
Je lui donne, du moins, ce discours pour étrennes:
Qu'il me lise, que non, je n'ai qu'à m'applaudir
D'écraser un pédant avant que de mourir.

Le vrai, mon cher, se guinde au quatrième étage,
Tout nu, et escorté par l'oubli, son seul page;
A notre Louvre entré le faux, notre galant
Y brille en tout éclat!

Le constraste est frappant.

Se fera-t-il qu'un nom soit étoile funeste?
Celui d'Éléonor est à moi une peste.
L'une m'a fait goûter le noir dédain royal,
D'une autre j'ai reçu d'un Pape ancien le mal!
C'est ainsi que, pour ceux que le malheur honore,
Et la Mort et la Vie est une aimable aurore,
Qui, clouant la prunelle au fond de l'horison,
Illumine leurs jours de son jaune rayon.

O trois fois malheureuse Éléonor de Bragance,
Rougissez à la tombe au fait de votre engeance !
De vos joues brûlez au feu tout parchemin,
Tournant le dos en haut pour ne voir un roi nain!

Pardon, mon cher vieillard; excusez ce vacarme ;
Si je laisse tomber dans vos mains une larme,
C'est que j'avais au cœur un océan de fiel.

J'ai vu de près l'enfer.

Croyez-vous donc au Ciel?

Échouant à la cour, pourquoi nombre de maîtres
Ont voulu, au sujet, m'honorer de leurs lettres?
De son vivant, chez nous, les plus grands écrivains,
Herculano, Castilho, étaient bien plus humains
Devers l'auteur, blessé à propos de son drame.
L'un d'eux l'aura loué pour consoler son âme.
Les chênes ont daigné jusqu'au jonc s'abaisser;
Les roseaux... pour ceux-là... non pas pu se plier
Mendes Leal, Thomas Ribeiro, deux poëtes
Hors ligne, avaient pour moi, aussi, des mots discrètes,
Et Messire Ortigão, le Karr du Portugal,
Blâma, tout indigné, un oubli sans égal. [1]

Je vous garde à toujours, ô précieux témoignages!
Vous me prouvez qu'en cour ont faible voix les sages.
D'ici je remercie à tous, publiquement,
Pour obéir du cœur à l'impétueux élan.

Le silence royal me fit très-bien comprendre,
Que le sceptre peut bien se passer d'âme tendre,
Et qu'un drame, en vers mis, n'a pu un sou valoir,

---

[1] As Farpas - Mai à Juin. 1878.

Ni fondre d'un Cobourg le cœur d'airain tout noir.

Dès lors peu s'en fallut pour que le destin sombre
N'ait fait passer mon être aux royaumes de l'ombre...

Ce n'était qu'un motif personnel, que j'aurais
Pour combattre la pourpre, à outrance, à jamais.
J'ai, pourtant, des raisons d'ordre scientifique
Pour crier de mon mieux: — VIVE LA RÉPUBLIQUE!
Assomons les tyrans à grands coups de marteau!
Que la foudre les frappe au milieu du cerveau!

Quoique je n'ai péri, néanmoins la souffrance,
Toute éprise de moi, ne m'a donné quitance.
Dès à présent je ris du roi et de sa cour;
L'esclave des jongleurs est leur maître à son tour.

La Fontaine, en sa fable — Obsèques de la Lionne —
Dit un mot véritable à Pékin, à Lisbonne;
Il définit la cour — un pays, où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférens,
Sont ce qu'il plaît au prince, où, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent, au moins, de le paraître.
Peuple caméléon, peuple singe du maître;
On dirait qu'un esprit anime mille corps:
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

Blessé par vous, ô roi, d'une manière étrange,
Je vous paye en retour, je vous donne le change,
Votre ouvrage attaquant, confondant votre orgueil,
Habillant votre esprit, de remords et de deuil,
Écrasant votre plume en cent villes puissantes,
Signalant, de mon doigt, vos vertus éffrayantes!
Vous n'aviez, ni besoin, ni droit de m'offenser.
Le sceptre doit très-bien sa conduite régler.

La considération, mets dont sont friands les hommes,
Est due, et son compas, à tous tant que nous sommes.
Qu'êtes-vous, sire ?

Un homme ?

Et moi donc ?

Rien ? !

Merci.

Le silence est votre arme ? Et la mienne le cri.
Un caractère doux n'aime point la vengeance.
Oublier est plus noble, et plus aisé qu'on pense.
D'un faible citoyen je crains de me venger,
Mais à vous, Monseigneur, je ne puis pardonner.
On ne vous cède, ô roi, un point seul en courage :
On brave vos flatteurs, vos canons, votre rage.
Sire ! sachez-le bien : je n'éprouve la peur
Ni par devant la mort, ni par devant mon cœur.
L'esprit émancipé n'a besoin de tutelle. ([1])
Qu'est-ce que le fini ? Un roi ? Oui. Bagatelle.
La presse, dans l'Europe, a des droits bien conquis ;
Un petit écrivain est plus grand qu'un marquis ;
L'Avenir est à nous, ô canaille impudique !
Vive la liberté !

VIVE LA RÉPUBLIQUE !

([1]) The mind is its own place, and, in itself,
Can make a heaven of hell a hell of heaven.

MILTON, Paradise Lost, Book I.

III

Salut, trois fois salut, grand peintre d'Hernani,
Que de Léar l'auteur avez si bien compris !

Que de fois je m'accuse, avec trop d'amertume,
De n'avoir, à dix ans, brisé, d'un coup, ma plume !
Écrire, au temps qu'il fait, c'est un fort rude emploi ;
On y gagne très-peu, surtout si l'on est roi.
D'Hamlet le traducteur aux critiques n'échappe.
Avec son gant de fer la syntaxe le frappe.
Á son domaine étant placé au rang premier,
Pour les lettres s'affiche et tombe au dernier !

Tout jeune qu'il était soudain passe sous terre,
Du vautour éternel empoigné par la serre,
L'auguste professeur, qu'à l'Athénée anglais,
Sur l'ouvrage anonyme un article envoyait. (1)

Du Porto le journal — Revue Littéraire —
En marquant les erreurs, épargna mon affaire ;
Quiconque en veut saisir quelques raides morceaux,
Qu'il aille feuilleter ses précieux numéros. (2)

Merveille ! D'une main on peut tenir d'or sceptre,

---

(1) The Athenæum, N.º 2:619 Saturday, January, 5, 1878, pag 16.

(2) Septembre à Octobre, 1877.

Et de l'autre, à la fois, manier de plomb un mètre !
Merveille, État ! Ton chef prouve avoir du loisir,
Pour faire aux doux bosquets de beaux tours de plaisir !
Hip ! Hourrah ! Muses, sœurs de notre politique,
Payez en chants la dette, allez peupler l'Afrique,
Réglez notre budget et... faites plus encor.

Bienheureux Portugal, tu vis à l'âge d'or !

Le poison, en tout temps, fut du trône compère,
Car il est fin, subtil, discret en son affaire.
Hamlet choisir ! O roi ! Quelle indiscrétion !
Peindrait-il par hasard votre situation ?
Voyez l'ombre passer et se lever les mânes
Indignés de Dom Pierre et Dona Estéphâne...
Les frères évoquant, il commence à pleurer...
Mais de peur je me tais.—Laissons-les reposer.
Paix ! Tourtereaux frappés au milieu d'un beau rêve
De jeunesse et d'amour ! On vous ôta la sève !
La couronne, pour vous, fut un profond cercueil,
Le sceptre un noir serpent et la pourpre un linceul !

Néron aimait à jouer.—Louis aime à traduire.
Aimables histrions que leurs sujets font rire !
L'un d'eux tua sa mère et l'autre, de sang froid,
Le père du théâtre anglais assassina.

A l'arène des Cieux, quand les nuages, en guerre.
Commandent la frayeur par la voix du tonnerre,
La foudre, tout-à-coup, du centre d'un éclair,
Déchire, de haut en bas, le sein confus de l'air.
Des éléments le choc enfante la lumière.
Les siècles, se choquant, aussi, dans leur carrière
Un jour, ont enfanté Shakespeare ici-bas.
Le genre humain, voulant être homme, y s'incarna.

O Shakspeare ! Pardonne à la plume profane.
Remonter en faucon est-il donné à l'âne ?
Non ; je ne le croirai, à moins que l'Univers,
Ne va, changeant ses lois, marcher tout de travers.

Les amis, à la cour, ont-ils aux yeux la bande
Pour ne voir les écarts de celui qui commande ?
Que n'a-t-il imité ses devanciers royaux,
Qui estimaient les vers au dessous des taureaux ?

Hosanna ! Hosanna ! La République avance !
Les victimes, parbleu, lui prêtent assistance.
Sceptre, rendant hommage à un fils de boucher,
Est un peu démocrate, on ne peut le nier.
Ce que n'est pas, du tout, le fait d'un démocrate
C'est de cacher son œuvre (et . . . quelle œuvre ! y éclate
La merveille à foison ;) à ses nombreux sujets.
La prose est un bijou. Les vers sont si parfaits,
Qu'il y a nombre de gens, qui s'avisent de croire,
Que notre homme n'a pu les avoir fait. . . sans boire.
Un jour, dit-on, il but (supposez sa douleur !
Il en rougit souvent par excès de. . . pudeur !)
Il but (siècles futurs, croirez-vous ce miracle ?)
Il but un verre d'eau, ayant soif, au spectacle !

Aucun ne se doutait, que son Louis bien-aimé
Eût pu se soutenir sur le Pégase ailé,
Sans faire, en un clin d'œil, royale cabriole.
Mais son talent pur-sang pour le Pinde s'envole,
Et prouve qu'au théâtre est si bon cavalier,
Que le prix de la Rose est à lui. . . presque entier !
Mais qui n'a pas offert son hommage à la rose
Delille n'eut pas tort, du moins je le suppose :)
La rose dont Vénus compose ses bosquets,

Le Printemps sa guirlande et l'Amour ses bouquets?

Or çà, royal Seigneur, pourquoi cacher, quand même,
De vos veilles le fruit à celui qui vous aime?
Le peuple, vous payant tant de beaux francs par jour,
Ne mérite goûter ce qu'énivre la cour?
Donnez-en par milliers, n'ayant besoin de vendre;
A moi seul un milliard pour réduire en cendre.
Surtout que l'édition soit faite en papier gros
Pourqu'on puisse peser son mérite à propos.
L'avarice ne sied que très-mal aux monarques.
Donnez-nous votre drame — un joyau pour les Parques.
Si est par modestie, ou par noble pudeur,
Que vous l'enfouissez dans les mains, Monseigneur,
Des princes, vos cousins, ou de nos savants maires,
Alors n'en parlons plus; je n'entends vos affaires.
Il me reste à penser que quelqu'un vous trahit,
Ou que le sens commun n'a, chez vous, son chez lui.
Les grands à l'étranger savent-ils notre idiome?
Liront-ils une fois votre travail, en somme?
Ils en ont bien le temps! Le duc de Magenta
A dit: «C'est très-bien fait, mais je ne comprends pas.»
Si; le peuple à vos yeux est un baudet, un rustre;
Quoi! Saurait-il goûter de vos beautés le lustre?
Il faut être né duc, ou prince, ou, du moins, lord,
Pour épeler les chants écorchés de Stratford!

La poésie, on dit, est des Dieux le langage.
Vous, qui sentez le ciel par des droits d'héritage,
En prose avez traduit. Traduire en prose un roi!
Quelle honte! on dirait l'affaire d'un bourgeois.
Eh! Pourquoi ne produire un chef-d'œuvre tout vôtre,
Au lieu que d'étrangler celui qu'a fait un autre?
Original mauvais vaut plus que traduction

Passable. On dit cela, et je ne dis que non.
Vengez-nous de vous même écrivant quelque chose.
Un demi-vers suffit pour votre apothéose.
Le sujet manque-t-il ? Ah ! pour vous c'est assez
D'un beau page la jambe, ou même un cache-nez.

Roi aimant à traduire... Ah ! mon Dieu, quel présage !
Il sent trop le proscrit, y fait l'apprentissage.
Quand le malheur s'annonce, ainsi, par un tel coup,
La tempête survient et puis... écrase tout.
Sires ne sont pas nés, ni pour lettres, ni science.
Ils n'ont qu'à perdre tout ,combattant l'ignorance.
N'ayant pas, de sa vie, écrit un traître mot,
Dom Louis ferait que sage et ne serait un sot.
Puisque la main du sort le plonge dans l'abîme
Il essayerait en vain de monter à la cime.
De Louqsor l'obélisque aux montagnes roulant,
Qui pourrait le contraindre à fuir à son penchant ?

Pour flatter l'Avenir le Coq de la patrie
A présenté son œuf à notre Académie.
La joie du bonheur, rendant les sages fous,
Ils reçurent, dit-on, le cadeau à genoux ;
A la position même, où sont vus à l'Église
Devant le roi des Cieux, qu'ils aiment, quoiqu'on dise ;
A la position même, où vont prendre à l'autel
Du prêtre par les mains le pain bénit du Ciel.

Le plus sage estomac, rasant la poussière,
Vomit, incontinent, cette soupe princière :

«Que Votre Magesté, ayant plus de loisir,
«Ne puisse tous les jours ce Temple enorgueillir
«Par des dons si précieux ! Hélas ! la bouche humaine,

«Pour y toucher déjà, je la crois trop vilaine.
«Le progrès, en sa course, échauffant les esprits,
«Saura les préparer à goûter de tels fruits.
«Nul de nous n'osera lire une seule page,
«Car ce dépôt sacré doit passer d'âge en âge,
«Jusqu'à ce que la science humaine sache bien
«Ce que l'Apocalypse en ses entrailles tient.
«Sire! Nos doigts sont courts pour tâter les étoiles;
«Veux-je dire... pardon... de votre esprit les voiles.
«Nos yeux auraient grand tort de fixer le soleil;
«Pardon... (je suis émû)... votre œuvre sans pareil.
«Celle-ci, Monseigneur, (excusez ma franchise)
«Fera, au jour dernier, un beau tour de surprise.
«Immortelle qu'elle est, des flammes s'échappant,
«Je la vois se changer en astre triomphant.
«A vos dépens, croyez, l'humanité entière
«Se gorgera, enfin, de plaisir et lumière.
«Quel tableau ravissant! Déjà l'auteur des jours
«Étale aux bienheureux de son bras le secours.
«Pour suffire aux besoins de la foule empressée
«Votre œuvre par sa main est très-bien découpée;
«Chaque lettre changeant, soudain, en astre beau
«Il forme, au fond des Cieux, constellations des mots!
«Mais voici le moment. Du genre humain les ondes
«Font rage au Paradis, jusqu'aux couches profondes.
«Je les entends crier: —Un point d'admiration
«Ici nous sommes. Ah! Vive la traduction
«Du savant roi Dom Louis! Devant nous qu'il paraisse!
«Vous voilà! Sous vos pieds chaque étoile s'abaisse
«D'émotion palpitant! Mille littérateurs
«Sement le lambris rond de nuages de fleurs.
«Une harpe de cristal et de velours dix flûtes,
«Font entendre du son les cascades, les chutes;
«L'Univers, tout en bloc, n'est plus qu'un grand piano,

«Occupé à louer votre livre si beau.
«Le cygne de Stratford, à la tête des âmes,
«Baise humilié la main, qui éclypsa ses drames;
«La Renomée, enfin, portant nouvel habit,
«Haussant d'airain la voix, pour qu'on cesse le bruit,
«Promène les regards du poëte au monarque,
«Pour savoir quel des deux appartient à la Parque;
«Mais, voyant que c'est vous, et pas lui l'immortel,
«Vous couronne le front d'un triple arc-en-ciel!
«Voilà tout.»

Cela dit, notre sage s'incline,
Grattant du nez le sol, et salissant la mine.
De son discours flatteur Dom Louis gobe l'appât,
Mais, n'ayant morceau prêt, ne lui répondit pas.

O royal traducteur, de vous même on se joue;
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue. (1)
La cour, l'Académie, ont beau vous admirer,
Moi, toujours révolté, m'obstine à censurer.
Les mortels sont égaux; ce n'est point la naissance
C'est la seule vertu que fait leur différence. (2)
Faites baisser du ciel l'auguste Vérité,
Accoutumez votre œil à sa sainte clarté.
Tout monarque indolent dédaignant de s'instruire,
Est le jouet honteux de qui veut le séduire. (3)
N'oubliez ce discours, et retenez, du moins,
Qu'apprendre à se connaître est le premier des soins. (4)

---

(1) Boileau.
(2) (3) Voltaire.
(4) Pensée de Thalès rendue par La Fontaine.

Du peuple on ouvrira demain le sanctuaire,
(J'entends dire en ceci — la Chambre Populaire;)
Monsieur Victor Hugo ! quand je pourrais ma voix,
Inconnue qu'elle est — et faible et sans mandat,
Adresser, sous vos yeux, aux élus de ma Mère,
Certes je leur dirais à l'occasion première :

IV

Excusez mon langage, ô artisans des lois!
Je viens faire aux Cortès l'épitaphe des rois.
Des rois! Je n'en veux plus et ne suis à mon aise,
Que lorsque je les vois... déchus (ne vous déplaise).
Grâce à mes vers.. derniers! Je n'en ai que trop fait
Pour pouvoir me flatter d'avoir un seul parfait;
Et presque autant que Dieu je crains l'Académie
De tous les immortels de ma sainte patrie.

L'on ne doit s'inspirer ici-bas que d'argent
Pour n'avoir pour dessert nombre de jours.. du vent.
Combien de fois, Messieurs, sur les ondes du Tage
Peut-il se réfléchir une poignante image?
Je ne dois la nommer pour ne pas effrayer,
Pas même de son nom, ce congrès justicier.
De la vie au printemps, juste Ciel, je succombe?
Si vous me dédaignez, que l'enfer soit ma tombe.
Chatterton et Werter, ah! vous n'avez eu tort
De ne vouloir souffrir les ruades du sort! (1)

---

(1) Et je meurs; de sa froide haleine
Un vent funeste m'a touché;
Et mon hiver s'est approché
Quand mon printemps s'écoule à peine.
(Millevoye.)

Un monstre au long museau, nuit et jour à l'enclume,
Forge, secrètement, pour autrui l'amertume.
Sa guerre pacifique est mortelle pour tous,
Qui ne savent porter par derrière leurs coups.
Envenimant l'esprit et semant la rafale,
Il crache, au près, au loin, de sa bouche très-sale,
Sur la réputation, si aisée à flétrir,
Cristal brillant qu'elle est, qu'un souffle peut ternir.
Est-il un bienheureux du Monde sur la scène,
N'ayant jamais souffert le guet—apens de l'hyène?
Moi, dressant de mon cœur la droiture en drapeau,
Je te pardonne, Intrígue, au nom de tous mes maux!

Il n'y a point de sottise, et point de calomnie,
Que l'on n'ait débité au sujet de ma vie.
Je ne mérite, au fait, des daubeurs si puissans;
Un nain de Liliputh mordu par des Titans!

D'un malheur sans pareil suis-je régné au trône
A Bédlam, Charenton et, aussi, à Lisbonne?
Quand le roi l'aurait dit... soit. Si, j'y régne encor
Pour faire entendre à l'aigle, enfin, qu'il a eu tort.

L'Ajuda n'a pas tort. Je crois en ma folie.
Je ne te tourne à point le dos, ô monarchie!
Il fallait espérer un siècle... un lustre... un mois...
Pour n'encourir, je sais, au danger d'un faux pas.

J'ose appeler, pourtant, dans ma douleur profonde
Du roi de Portugal pour les peuples du Monde.
A cela j'ai en forge un pistolet tout beau,
Qui, je l'espère bien, l'atteindra au cerveau.
Celui-là criera, en blagueur émérite,
Pour les gens assemblés, qui n'auront pris la fuite:

—Je parle d'or en plomb (il faut bien l'avouer !);
Ma bouche, en ses discours, ne manque à le prouver.
Allons donc, Messieurs, qu'à la ronde on achète
Ce qu'un fou a écrit pour la ronde planète ([1])
Dans un jargon nouveau, le Français-Portugais,
Qu'il bien sait.—

Messieurs :
Un jour poindra, où la pourpre et le sceptre
Seront, pour les humains, double, terrible spectre,
Et où la société aura pour tout blason
Les célestes primeurs de la saine raison.
Alors, je le vous dis, le progrès, fleur éclose,
Fera du Monde entier (s'il se peut,) quelque chose.
Du moment notre globe est un sinistre enfer :
L'or régne en souverain et l'homme n'est qu'un ver !

D'où vient que la Vertu, l'œil hagard, le teint blême,
A son propre estomac en très-fâcheux problème ?
Quiconque aura saisi du savoir le flambeau,
Doit-il porter, toujours, le panier sur le dos ?
Aux villes la sottise en la richesse nage,
Et la science y gémit, toute éplorée, en rage ;
Avoir quelque talent—voilà un grand malheur :
Le chagrin est son fils, la risée est sa sœur ;
Bref, le pâle besoin à son dos se cramponne,
Et vite le contraint à demander l'aumône.

([1]) Tous les discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat ;
Ce seraient paroles exquises,
Si c'était un grand qui parlât.

(Molière.)

Quand j'aurais à prouver, Messieurs, ce que je dis
Témoins n'en manqueraient du présent dans la nuit.

L'existence est un fait qui, à tout prendre, étonne.
Pour valoir quelque chose — il faut avoir un trône;
Mettre les fers aux pieds de quelque nation,
Et sortir en vainqueur pour avoir de raison.
Gare à tous ! Il faut faire un peu la politique,
Avoir, bon gré, mal gré, la conscience élastique,
Savoir haïr les bons, et trahir son ami,
Pour être, ci-devant, un homme de parti !

Du royalisme aux yeux, se traînant dans la fange,
A quoi bon la justice et la vertu?

Ça change:
Le sceptre est un fripon façonné à l'Enfer,
Que les peuples, bientôt, jeteront à la mer.

La porte de l'histoire est, à tous, bien ouverte:
Eh! que vois-je? Partout la terre n'est couverte;
Que de palais détruits, de trônes renversés,
Que de lauriers flétris, que de sceptres brisés. [1]
Trônes peuvent sauter dans les airs, et très-vite;
Il ne faut pour cela qu'un peu de dynamite,
Placée, en temps et lieu, sous leurs rameaux vieillis.

Et voilà ce qui manque au siège de Dom Louis.

Soudain, un cri, non plus. Depuis le tintamarre
De vieux murs, s'écroulant à grands coups de fanfare;
La Purification, s'élançant jusqu'au Ciel,

---

[1] Racine fils.

Pousse, vers le couchant, les nuages de fiel;
Donc, on verra du Bien la marche triomphale;
La Vertu s'affermir; renaître la Morale;
L'aurore du Progrès éclairer toute erreur
Et l'homme cesser d'être et tyran et flatteur.
Voilà notre nation mettant la blanche voile
De Harrigton à la mer! voilà, voilà l'étoile
De l'émancipation au front du Temps-Nouveau,
Un royaume bénit, un peuple à toujours beau!

Grands Prêtres du Progrès, dont les âmes sont pures
Au suffrage accordez les plus libres allures.
La conscience en est dupe; à moi j'ai un projet:
C'est que l'autorité ne s'y mêle jamais.
Punissez-la, s'il faut. L'attentat est suprême;
La liberté l'exige, et le progrès de même.
Eh! Ne voyez-vous pas qu'aujourd'hui élection
Veut dire: guet-apens, imposture, pression?
Et, quand vous aurez fait cette grande conquête,
Posez à l'urne, donc, cette question nette:

—Veut-il le Portugal, dans le moment qu'il est,
Accompagner la France, ou ne bouger jamais?—

Le suffrage éclairé et libre est l'arme unique
Des bons Républicains. Leur guerre est pacifique.
Soyez-en sûrs, Messieurs, et, surtout, n' ayez peur.

Nous sommes dans le vrai.

Êtes-vous dans l'erreur?

Je m'en vais, sur-le-champs, de merveilles princières
Présenter une esquisse à vos sages paupières.

L'histoire regardez, Législateurs ! Voilà
Le rôle qui ont joué, de tous les temps, nos rois :

D'Ourique le vainqueur (il n'était que jeune homme)
A sa mère vola, un beau jour, le royaume,
Et pour donner, enfin, de plus bel, à sa Cour
Un exemple éclatant de filial amour,
La fit emprisonner (pas en couvant) en nonne.
Et celui-là parlait à Jésus en personne !
Ce même conquérant (dont le fer flamboya,
Comme un vrai météore homicide, aux combats)
Devant le roi de Lyon courbe la tête hautaine,
Et, sans souffler le mot, paye maint droit d'aubaine.
Je ne dirai de tous ; je n'en finirais point.
Passez, à vol d'oiseau, sept siècles, sous ma main !
Le héros de Tarifa — Agnès, la jeune fille,
Assassina. (Les fils se sauvaient en Castille.)
Un despote Romain fit consul son cheval ?
Nous avons la pareille, ou mieux, au Portugal.
Un fuyard du bon sens, premier-né de la Haine,
Épousa un cadavre et le donna pour reine !
Bon garçon ! Par le dos il faisait arracher
Le cœur de ses vassaux pour avoir à manger,
Et, pour entretenir ses lances insensibles,
Rompait au feu les os des provinces paisibles !
De ce dragon l'histoire, au chapitre premier,
Dit (qu'elle a de l'esprit !) qu'il était justicier.
Byron, buvant du Rhin par le crâne d'un homme,
N'a eu tant de flatteurs, ni tant d'amis à Rome.
(Celle-ci a brûlé des millions d'hommes vifs,
Au temps jadis, dit-on, par de moindres motifs.)
Ce ne sont pas les rois, ce ne sont point les nobles,
Qui ont doublé le Cap, et planté nos vignobles.
Le peuple est le Grand-Tout. Sans les pieds du paysan

On n'aurait pas frayé les routes de l'Orient.
On sait que l'Empereur de l'entonnoir des flammes
Accoucha, par malheur, d'une fille. Les âmes
Lirent avec horreur ce mot : *Inquisition.*
Brûlant la noble chair de mainte nation,
Semant la faim, le deuil, la torture, les chaînes,
Sachant mêler la nuit profonde au sang des veines,
Elle eut, pourtant, aussi, chez nous, des protecteurs.
Leur nom ? le savez-vous ? Nos rois. Nos Grands-Seigneurs.
Le noir coursier du temps, galopant dans l'espace,
Devrait nous apporter une affreuse disgrace.
Quelqu'un nous a mené à Alkacer-Kibir. . .
Rappelez-vous ? Passons. (Horrible souvenir !)
Chut ! Qu'est-ce que je vois ? D'un grand esprit c'est l'ombre;
(En fixer la valeur n'est pas donné au nombre !)
Pauvre barde ! Soldé par le trésor royal,
Tombe, en gueux, en prison, et meurt à l'hôpital !
Hélas ! L'œil indigné de la Toute-Puissance
Nous lança, tout à coup, un rayon de vengeance ;
Comme deux cœurs, surpris aux serres d'un milan,
Lysia et Camoëns saignaient au même instant.
Au fait. . . mille cinq-cent-quatre-vingts. . . ça soulage. . .
Le sceptre met au jour soixante ans d'esclavage ! !
Tel a joué le héros, dont l'esprit très-peureux
Faillit presque manquer un contre-coup glorieux.
Un Alphonse était fou ? Quoi donc ?! Un roi peut l'être,
Étant irresponsable et inviolable maître ?
Mais l'horreur me saisit, et je crains d'avancer.
Devant des monstres tels il faut bien reculer !

Où est la royauté on voit régner le vice.
Le bon plaisir du maître a pour loi le caprice.
Le manque de talent est défaut principal
De cette dynastie, en siège au Portugal.

Sa lignée, on le sait, naquit d'un viol qu'on blâme,
Et un de ses aïeux à l'échafaud rend l'âme,
Saisi et confisqué par haute trahison.
L'adultère, plus tard, fleurit à la maison;
Que d'Éléonor le sang, ainsi que la noblesse,
Sont passés jusqu'à Louis de Lucrèce en Lucrèce!
Le vieux temps à couvert de son manteau épais
Des Seigneurs Bragantins maint péché et noir trait,
Mais personne ne nie (au moins que je le sache,)
Que le héros de Azamor à son épouse arrache
La vie, sans pitié, avec un froid couteau.
La famille un tel monstre enfanta au berceau!
En comptant par les doigts, et si je ne me trompe,
Voilà quatre vertus d'hermaphrodite pompe:
Trahison, Adultère, Assassinat et Viol.
Joli bouquet de fleurs sur le cœur de Pistol!
Ah! Du Roi-Traducteur la divine prouesse
Sait très-bien les chemins de l'humaine faiblesse.
Le comte de Mafra soutient: *le roi est bon;*
A la bonne heure! Oui; pour lui — il a raison;
Mais...

Il n'a pas longtemps, quand la Française armée
A Abrantès tombait, demi-morte, affamée,
Un Bragance, fuyant la patrie en péril,
Nageait, comme un crapaud, pour notre ancien Brésil.
On vit de Portugal la propriété flottante
Jeter du Sud au Nord un grand cri d'épouvante;
Lisbonne au dépourvu; pour tout dire, en un mot,
Ses vierges à merci des soldats de Junot.

Mais parlons du présent; (la chose est bien gentille.)
Un seul fait, au hasard; (j'en pourrais prendre mille.)
Nombre d'îles, à nous, sont d'autres gens le lot?

On y fondait, jadis, des princesses la dot !
Ce n'a été qu'hier : oyez-vous le tonnerre ?
C'est l'intérieur poison — ce sont Michel et Pierre.
Voilà de bonnes gens, mais... d'un sceptre à propos
Nous font couler du sein le pur sang à grands flots.
Le dernier prouve à tous ce que vaut l'Espérance.
Sans argent, sans soldats, il n'avait pas de chance.
Sa dague, terrassant l'absolutisme noir,
Montre bien du progrès le souterrain pouvoir.
Quoique Michel jamais ne s'ait rendu à Mecque,
Les moines s'en doutaient à la bibliothèque
Du château de Mafra, avec eux y voyant
Enfermé, tout à coup, quelque taureau savant !
C'est dommage qu'un prince, aimant si fort les prêtres,
N'ait pu voir triompher ses gens et ses ancêtres.
Heureusement, ô Rome, il a, au Portugal,
Pour honorer sa cendre un très-chrétien journal.
Autant que le malheur fut avec nous aux prises,
L'histoire a vu le sceptre, à nombreuses reprises,
Ternir son traître éclat, et notre sol souiller,
A son aide appelant le concours étranger.
Source de la discorde à la tête infernale,
Par là il montre bien sa puissance morale.
Et la guerre civile, et l'autre, aux moins noirs traits,
Ont couvert notre sol d'Espagnols, ou d'Anglais.
On vous respecte ainsi, ô sainte autonomie !
Les rois sont des enfants, leur jouet est leur patrie.
Il faut l'abîmer tout, et quand même, à tout prix,
N'importe le moyen, croyez-le, mes amis.
Mais déjà le pouvoir tombe aux mains d'une reine,
Qui eut, pour le saisir, à coup sûr, trop de peine ;
La discorde éclatant, le comte de Thomar
Fait éprouver à tous un affreux cauchemar.
Mon croquis est pressé; Pierre le cinquième

(Quoiqu'on dise qu'il bien porta le diadème,)
Envers l'humanité, à l'Outremer, eut tort,
Y laissant triompher une peine de mort.
Feignant n'avoir pas vu l'hécatombe des frères,
Le trône n'est qu'un nid d'éffroyables panthères,
De nos jours même, où nous avons des yeux enfin,
Où les moines n'ont guère à parler en latin.
Les coulisses ont vu (ah! grand Dieu, quel courage!)
Ferdinand répudier le lit de son veuvage.
La vertu charitable a remporté le prix...
(Vierges! Ne blâmez le père de Dom Louis.)
L'Allemand fait beau jeu; il s'y connaît en maître;
De la Mère du Cid dédaignant l'appât traître,
Touche très-indûment, il y a longtemps, dit-on,
La moitié de sa dot des mains de la nation.
La mort du vaillant chef de la jeune Italie
Vient de faire éclater la royale manie.
La reine, sans égards pour la Constitution,
Mène à Rome l'ainé sans due permission.
Ah! Les temps vont changer. Il faut bien se résoudre
A donner à la faim ce qu'on dépense en poudre;
A respecter la loi, à distinguer le deuil
De la pompe effrontée, et du blâmable orgueil!

La pudeur s'évanouit, la probité de même.
Le sceptre, à pleines mains, la honte partout sème.
Aura-t-il fait payer, de la guerre au bureau,
Par cent-vingt-mille francs, pour lui même, un tableau?
Moi... je ne puis le croire. (Et, cependant, la France
Sut trop tard le chemin que menait sa finance.
Un jour le gant d'acier de l'Allemand vainqueur,
Le beau masque arrachant à maint, maint imposteur,
A l'Europe fit voir, que le fastueux Empire,
Au lieu d'ami loyal, n'était plus qu'un vampire.

Ayant distrait l'argent, destiné aux soldats,
Tomba dans son erreur au milieu des combats.
Il savait escroquer sans bruit et sans trompettes,
Le corps de la nation était criblé de dettes,
Du vrai le thermomètre, étant sur le pavé,
Le faux montait... montait... à son plus haut degré !)
On verra, quelque jour, les entrailles du Crime,
Pour lors on connaîtra le bas-fond de l'abîme.
N'ayant payé sa dette ancienne, à Paris,
Le sceptre à votre nom y laisse compromis.
L'autre jour on s'émut en voyant notre Banque
N'escompter les billets. (Dieu sait ce que lui manque !)
J'entends, même, craquer l'industriel crédit...
La Bourse ne pousser que de très-faibles cris...

Messieurs, le vieux système a ce point vulnérable :
Tout roule autour d'un tel, qu'on fait irresponsable ! (1)
Partout la royauté est un grand pavillon,
Où s'abritent les droits odieux d'exception.
La loi, qui abolit des majorats l'engeance,
N'a pu toucher d'un poil à celui de Bragance ;
Comme un riche vieillard, goutteux, n'en pouvant plus,
Le trône est en arrière et au passé perclus.
Sa chambre féodale à ce siècle insulte.
Donne-t-il liberté plénière ? Hormis au culte !
Tout noble ayant beau lit, chez nous, il ne donna
A la justice, encor, qu'un grossier matelas !
La Charte réformer constitutionnelle
Est, pour tous les partis, nécessité réelle ;
Mais le Blond, ne voulant perdre son droit divin,
A empêché, toujours, de cette œuvre la fin.

---

(1) Charte Const. du 29 Avril 1826, art. 72.

La vieille radoteuse est, pour lui, magnifique ;
Il aime à chevaucher, vingt-six, à ta bourrique !
Les cabinets, les chefs de situation,
Sortent de son chapeau, pas de l'opinion.
Avilà et Fontès, dualité sublime,
Du pouvoir personnel sont l'infaillible rime.
Divisée en deux corps une âme seulement...
Les nuances voilà de tout gouvernement !
Il a, comme Janus, aussi la double tête.
On montre, ou l'une, ou l'autre, au progrès ; (est-il bête ?)
N'ayant à présider à des *auto-de-fé*,
Dom Louis brûle l'espoir de maint loyal sujet.
Le Juste est le seul *roi* qu'ici-bas je révère.
Tout *roi* qui s'en écarte est un démon. Arrière !
La guerre je déclare au *roi* de mon pays,.
Car il est de mon *roi* le plus traître ennemi.
La raison du plus fort est toujours la meilleure?
J'en sais trop là-dessus ; mais, peut-être, sur l'heure,
Le faible est le plus fort, et celui-ci, de droit,
Est le faible montrant le plus fort hors la loi.
Que ce soit contre qui, injustice qu'on fasse
Est à tous, sans nul doute, une odieuse menace.
C'est par là qu'un parti entier de souffrir vient
Le dernier, mortel coup, d'un ostracisme ancien !
Ces principes posés, la conséquence est nette :
On eut tort en voyant, sans souci, un poëte
Injustement parer les ruades d'un roi,
Car tout autre en peut voir les quatre pieds chez soi.
Ce que fait que, pourtant, le roi soit immuable,
Et à un seul parti enclin et favorable,
C'est qu'on ne change pas, autour de lui, les gens,
C'est qu'il entend, toujours, les mêmes chambellans.
L'Angleterre est plus sage et sait mieux ses affaires,
Détrônant gens de cour d'avec les ministères.

De lui-même être sûr nul parti ne pourra,
Ayant des ennemis sous l'oreiller du roi.
Ficalho et Loulé — ce sont là, par exemple,
D'inamovibles Dieux, siégeant au royal temple.
Autour d'un chef, vraiment constitutionnel,
Certes il faut changer, à point, tout personnel.

Louis par grâce de Dieu ! N'est-ce, donc, une fable ?...
Est-il bien l'ennemi de Monseigneur le diable ?

Oui ?

Mon compliment.

Mais...

De grâce, Monseigneur,
Montrez-nous, tout d'abord, ce que valent vos mœurs ;
Les pérégrinations, et les aumônes, faites
A Lourde, à Nazareth, à Rome et à Sallette ;
Qu'au fond de votre cœur ne poussent des cheveux,
Fait qu'on a signalé sur dix de vos aïeux ;
Qu'une idée n'est plus contrebande à la tête,
Qui a rendu si mal l'ancien anglais poëte ;
Que vous n'avez, enfin, ni rose à effeuiller,
Ni dettes en ouvert, ni duchesse à marier.
J'ai vu de vieux renards, madrés, devant le buste
Se moquer, tout de bon, d'Alexandre et Auguste.
Parlez loyalement : si vous n'êtes qu'un ver,
Jetez à bas le masque, allez-vous à l'Enfer.
La souveraineté est du peuple apanage ;
Vous ne l'avez du Ciel ; ôtez-vous ce mirage.
Avant que de donner à baiser votre main
umaine dignité ! n'êtes-vous qu'un mot vain ?!)

Donnez-nous-en un signe ; ainsi les vieux prophètes
Prouvaient au peuple élu être des gens discrètes.

Royauté ! Voilà, donc, mi-dressé ton procès.
Strumpet! Tu dois rougir pensant à tes forfaits.
Un trône ? Un sceptre ? Pouah ! La chose est magnifique,
Mais, pour moi, désormais : VIVE LA RÉPUBLIQUE !
Je sais bien qu'en tout temps prison, poison, poignard,
Ont été triple enseigne à ton sombre étendard ;
Déployez-le, holà, d'un seul coup, sur ma tête !
Je veux être étouffé aux bras d'une tempête.
Tu peux m'emprisonner, me dresser un procès,
Mais t'imposer à moi par la frayeur... jamais.
Ayant de par ton chef reçu nombre d'offenses,
Je ne dois plus t'aimer, ni ta cour, ni tes princes ;
Puis qu'il est, sur le siège, assis un être ingrat,
Je ne puis voir un homme, où il n'y a qu'un chat.
Allons donc ! Ho ! Va dire à tes jeunes tétrarques,
Que sur toi, carrément, j'ose appeler les Parques.
Qu'ils craignent les petits. Ni la grandeur, ni l'or,
Ne peuvent se moquer de la griffe du sort ;
Le temps et lieu font tout, et l'histoire raconte
Qu'un seul grain de raisin tua Anacréonte.

Le sceptre a fait son temps. Les révolutions
Font entrevoir, à tous, de nouveaux horizons.
Tout privilège meurt et l'on voit de sa tombe
S'envoler, jusqu'aux Cieux, l'humanité-colombe.
Le vieux Monde s'écroule, et celui qui paraît
Ne verra Portugal d'une famille aux pieds.
Quiconque à l'Univers de courage se pique
Déploye l'étendard : VIVE LA RÉPUBLIQUE !

Soyons sur le qui-vive et, morbleu ! ne dormons

Aux bras ensanglantés des superbes démons.
Il est temps que chacun, au plus vite, s'éveille,
Frappant d'interdiction la nauséabonde vieille.
Immortel Portugal! ressemble tes enfants,
Et montre à l'Univers un fleuve de géants.
O vous tous, qui portez, au sein, âme moderne,
Combattez, jour et nuit, l'ancienne hydre de Lerne.
L'étoile du progrès sera soleil demain,
Quand la souche des rois aura touché sa fin.
Le sceptre a pour soutien l'ultramontain cynisme.
Témoignant du passé le profond barbarisme,
On voit, partout, les deux marcher à reculons,
La science culbutant de leurs imprécations.
Tu seul peux enfanter, sainte démocratie,
La mageste du bien, la vraie économie.
Et la liste civile, et le tribut de sang,
Sont une attaque indigne aux droits de tous les gens.
Tu seul, réglant la paix et condamnant les armes,
Sauras aimer le peuple et épargner ses larmes.
Le bonheur est un rêve, où l'on viole les droits,
Et c'est les violer que de subir des rois.
Combattons! Triomphons! Et que nul ne nous die,
Que, chez nous, République est parfaite utopie;
Que notre peuple, encor, est peu civilisé,
Qu'aux grands flots de lumière il n'est point préparé.
Ah! Ne souffrez, Messieurs, une si grosse insulte!
L'Avenir, à coup sûr, a dans votre âme un culte.
Préparez ses chemins; pensez à vos enfans;
Levez la tête en haut; démasquez les tyrans;
Prouvez-leur, sans délai, que l'Arbre—République
Ne fleurit, seulement, sur le Sol — Amérique;
Que de France et d'Espagne, et l'exemple, et les cris,
Ont éveillé, partout, du progrès les amis.

Messieurs les députés de mon pays ! L'époque
(Vous ne l'ignorez pas) des parchemins se moque.
L'esprit républicain a pénétré partout.
Le Portugal, en masse, est prêt pour le grand coup.
La royauté, géant qui aux nuages touche,
Tombe, dans un clin d'œil, si vous ouvrez la bouche,
Car vous avez reçu des peuples le mandat,
Et vos concitoyens sont les seigneurs des rois.
Les temps sont bien changés. Du présent la prunelle
Ne voit que dignité et vertu personnelle.
Ceux qui ne sont titrés que de vertus d'aïeux,
Ne peuvent, à coup sûr, désormais être heureux.
Le trône, de son chef, sous peu, tombe par terre,
Quand même on ne voudra lui déclarer la guerre ;
Mais il est plus aimable, aux yeux de l'Avenir,
Que, sans plus de façons, vous le fassiez périr.
Le peuple a des motifs pour se régir lui-même ;
Ne veut l'hérédité pour nul maître suprême ;
Louis quatorze, avouant ce fait — l'État c'est moi —
Porte le coup de grâce à son très-haut emploi.
Plus tard Louis quinze en vain — après moi le déluge —
Prêche. C'était bien là des peuples le refuge !
Au loin grondait l'orage ; il n'y avait moyen
D'éluder les saints droits de chaque citoyen.
La foudre tombe enfin. A Dieu, Messieurs, ne plaise
De donner à Louis un, sort égal à Louis seize !
L'homme n'a droit de mort. Chassez-le du pays.
Pour le salut public, l'exil, tout seul, suffit.

Quand la science a parlé tout mortel doit se taire.
De celle-là aux yeux les rois peuvent-ils plaire ?
Les sages du présent, et ceux de l'Avenir,
Qui s'en connaissent mieux, font bien de les haïr.
En vain on veut résoudre un grand tas de problèmes,

D'où dépend le bonheur des humains. Les diadèmes,
Dans leur marche arrêtant les soldats du progrès,
N'en veulent, qu'à demi, ses bijoux, ses bienfaits.
Un jour la paix sera la loi universelle,
Comblant tous les souhaits de l'argile immortelle?
Et ce Monde petit, si malheureux, si beau,
Verra flotter, enfin, un seul, même drapeau?
Un seul autel partout, partout un même idiome,
Auront culte de Yéddo jusques aux murs de Rome?
De monnaie une espèce, un seul code de lois,
Régleront le commerce humain dans tous ses pas?
Certes le Monde marche, et, jamais, en arrière;
C'est une aigle qui monte aux Cieux, dont elle est fière.
Je ne croirai jamais, que ce qui a été
Puisse revenir, ayant pris son congé.
Les morts ne bougent point. (Que les morts sont tranquilles,
Occupés à rêver, aux palais de leurs villes!)
Sommes-nous morts? Si non, le repos actuel
Est un grand crime aux yeux du Bien-Universel.
Tout peuple, ne couvant d'honorables tempêtes,
Est un peuple-asphaltite, et mort pour les conquêtes.
Quand le vent du progrès ne soulève les flots,
C'est qu'il y a, au fond, de Sodoma les os.

Plaise aux Cieux que le temps que nous tous verrons naître,
Ayant la paix pour guide, et le bon sens pour maître,
Puisse ensevelir, au fond de grands cachots,
Et la haine des rois et l'ambition des sots.
La France, ouvrant la bouche aux élections dernières,
Souleva des nations les dormantes paupières.
Un peuple a, comme un homme, une conscience, à lui.
A la clarté des faits la royauté périt.

Il est temps de finir ce discours très-peu sage,

Peut-être mon adieu dernier aux bords du Tage.
Pourquoi laisser aller la Vérité plus loin?
Je crie en plein désert; j'en suis très-bien certain.

Le Pape est mort.

Hélas!

Suis-je gai?

Au contraire.—

J'aime les cardinaux, et crains de leur déplaire,
Pensant qu'un tel pontife, avec son Syllabus,
Devraient vivre longtemps pour être bien connus...

Excusez-le, Messieurs, ce parfait coq-à-l'âne,
Qu'ose vous adresser une langue profane,
Mais, au nom du Progrès, du Bien, du Vrai, du Droit,
Exaucez, au plus court, cette prière, à moi :
Brisant de votre cou la chaîne d'or antique,
Criez tous, en stentors :

VIVE LA RÉPUBLIQUE!

V

Voilà, Monsieur Hugo, mon discours devant ceux
Qui peuvent rendre à tous les portugais heureux.
Maintenant raisonnons d'amour, plus belle chose.
J'ai répété cént fois, et en vers, et en prose :

«Que je vous aime, moi! Vous êtes mon soleil
Dans ce grand Univers, qui n'a pas son pareil.
Vous avez la beauté, chérie demoiselle :
Pourquoi n'avez-vous cœur? Eh! Pourquoi si cruelle?!
Ma foi, quand vous marchez, vos pieds semblent si beaux,
Qu'on dirait voir l'élan de l'aile d'un oiseau.
Votre bouche, coquille où des perles palpitent,
(Pour ne point se salir la neige pure évitent,)
Me font bien regretter n'avoir des fleuves d'or
Pour acheter au Ciel son plus précieux trésor.
Oui, vous êtes cruelle, et, cependant, Marie,
Pour un seul mot de vous je donnerais ma vie,
Et la langue d'un Dieu je voudrais posséder
Pour pouvoir, dignement, tous vos charmes louer.»

J'ai beau crier, mon cher ; pour moi son âme est close
Comme, avant le printemps, un doux bouton de rose.
Toujours, à triple clef, son sein reste fermé.
Que j'aimais à mourir, ou n'avoir été né !

Et sa bouche, pourtant, est un petit idylle
Dont j'aime mieux le son qu'à Milton et Virgille,
Et sa main satinée — un poëme très-doux —
Je la voudrais plutôt que l'Orient à moi, tout.

L'autre jour, sur mon luth, éludant la tristesse,
J'ai adressé ces vers à ma jeune princesse ;
Blasé par le malheur, lassé de son dédain,
Je fis le bienheureux et, partant, de ma main :

Doux flambeau de mon cœur, Marie ravissante,
Vous avez les trésors du Ciel
Au regard velouté. — Permettez que je chante
Votre beau visage immortel !

Certes, il est à moi une vision étrange,
La plus éclatante beauté ;
Une étoile, perdue au milieu de la fange,
Peut-être, de l'humanité. —

De vos cheveux épars l'écume d'or altière,
Éblouissant mes faibles yeux,
Alléluia, mon cœur! je nage en lumière !
Je suis vraiment au rang des Dieux !

Puis qu'il ne m'aime point, l'Ange aristocratique,
Je me venge en criant :

VIVE LA RÉPUBLIQUE !

VI

Nous sommes, sur le coup, dans un siècle fort bon,
Qui croit carpes manger ne mangeant que goujon.
Le progrès (le dirai-je ?) est, de nos jours, un songe.
Le poignard de l'erreur dans le cœur humain plonge.
Nobles Sultan et Tzar ! Ah ! Vous démontrez bien
Que le droit, le bonheur, et la justice est rien.
Tant d'armées, de feux, de canons, de bannières,
Tant de nobles vaisseaux, de musiques princières,
Et, au milieu de ces éclatantes grandeurs,
La poudre déroulant son Atlas de frayeurs !
La ténèbre est un fait; jusqu'à nous l'imposture
S'afficha en hérault de la noble Nature.
Le présent, à mes yeux, n'est que profonde nuit :
Partout la présomption c'est le soleil qui luit.
On ne sait, nullement, le fondement des choses,
Ni la raison des lois, ni le pourquoi des roses.
On constate les faits ; on mesure les Cieux,
(Que les religions remplissent de faux Dieux,)
Mais sait-on, par hasard, le sublime mystère
Par lequel, et se meut, et agit la matière ?
En bas tombent les corps : eh ! grand Dieu, mais pourquoi ?
Newton du phénomène en a posé la loi,
Mais celle-ci, pourtant, ni s'explique elle-même,
Ni en donne la cause, ou la raison suprême.

L'orgueil a beau parler ; la science méconnaît
Les secrets de l'atome et la source des faits.
L'atome, point d'appui de la rotonde usine,
Sera de l'Univers la fidèle rétine?
Il cache, dans son sein, l'imprévu, l'infini ;
Il est un astre beau, formé en raccourci :
Il souffle, à l'inconnu, de la vie les ondes :
On devine là-bas un tourbillon de Mondes ;
Nos yeux, n'y voyant plus, on doit songer, pourtant,
Que, si faible qu'il semble, il est Tout-Puissant !
Il faut voir l'Invisible et déjouer l'atome,
Afin que le vainqueur de l'Univers soit l'homme.
Les astres, les soleils, les étoiles — voilà
Les globules de sang du grand Cosmos, je crois.
Les voyez-vous couler ? Leur aorte est le vide.
Qu'on compare les faits et, depuis, qu'on décide.
Peut-être (le sait-on ?) le Monde, tout entier,
N'est qu'un géant masqué qui veut nous intriguer.
Où bat le cœur du monstre ? où roule-t-il son axe?
Pourra-t-on mesurer un jour sa parallaxe ?
Se meut-il, lentement, autour des Pleyadès,
Ou cherche-t-il l'Épi, ou la rouge Antarès ?
Ah ! l'homme n'en sait rien. Sa plus ancienne science
Ne vient que de sortir des linges de l'enfance ;
Lavoisier pour l'atome, et, pour l'astre, Képler,
Ont commencé, à peine, à percer l'Univers.
La ténèbre, frappant fort la cosmographie,
N'épargne pas, non plus, la embryologie;
Celle-ci connaît mal les mystérieux ressorts,
D'où dépend, au début, l'accroissement des corps !
L'avenir créera une nouvelle science,
Qui sera comme un dôme à toute expérience?
L'art humain aura, donc, à lui-même, un procès
Pour fabriquer des œufs et d'animaux parfaits?

Puis qu'au sein de mon corps de sang la moindre goutte
Kilomètres vingt-huit par heure tourne en route,
Ne pourrai-je affirmer, à qui lira ces vers,
Que mon corps, tout petit, est un grand Univers?
Que la noble Syrius, la Chèvre et l'Aigle fière,
Ne composent, les trois, qu'un seul grain de poussière,
Qui va roulant au cœur lointain de l'horizon,
De même que les Chiens, le Bouvier et l'Orion?
Qu'entre la Lyre, enfin, le Cygne et la Balance,
Les questions de longueur n'ont trait qu'à l'apparence?

Roulez, Mondes, Soleils, du Monde à l'Océan!
Gouttes de sang, roulez, au corps du Léviathan!
Tourbillon de fourmis au sein d'une tempête,
Obéissant aux lois du Premier-Architecte,
La toile d'airaignée azur vous enchaîna;
Vous ne pouvez monter, ni tomber ici-bas.
Aux orbites sans fin frémissez de vos ailes,
Vous ne romperez pas ses mailles éternelles.
Mères de l'inconnu! ô saintes profondeurs!
Nul ne pourrait changer un seul point à vos mœurs;
Vous osez, toutefois, raser la crinière
Des lions rayonnants, au bout de leur carrière.
J'ai vu, à l'horizon, de beaux soleils mourir,
Des aurores pleurer, des étoiles s'enfuir.
Au firmament social et obscur, où tout passe,
Demain disparaîtront les étoiles de race.
Pour lors je vois danser, au milieu des humains,
Le Vrai, le Bien, le Beau, s'entrelaçant les mains.
Un déluge de feu jaillir de les entrailles
De la société, écraser les murailles
Des préjugés anciens, des vieilles erreurs:
Les roches se changer en des bouquets de fleurs!
Comédiens monstrueux! jouez, jouez, sans cesse,

Chantant de l'Univers l'immortelle jeunesse;
L'harmonie fleurit, sous vos pas, constamment:
Roulez, Mondes, Soleils! jouez, chantez, géants!
Mais n'osez distinguer entre étoile et planète
Parmi nous, les humains.

N'avons-nous tous de tête?

A l'homme Dieu donna, dans un fourreau vermeil,
Pour foudroyer la nuit, un glaive de soleil:
Tremble pourtant, ô trône, ancien, vilain Cartouche,
Car tes sujets ont tous une langue à la bouche.
Béni, trois fois béni, à toujours, le Très-Haut,
Qui fit à ses enfants un si précieux cadeau!
L'homme ajouta, lui-même, à celui-ci des ailes,
Rendant à Guttemberg des honneurs immortelles.
C'est par là que, placé à l'extrême Occident,
Je frappe de ma voix aux portes de l'Orient;
C'est par là que je peux combattre un roi et, même,
Vaincre, et faire en éclats, sous mes pieds, son diadème.
La langue est le plus beau miroir de l'être humain.
L'organisme, au complet, s'y peint malade, ou sain.
C'est le révélateur de l'invisible vie:
Le médecin y lit du corps la maladie;
Par dessus le marché le philosophe y voit
Les souffrances de l'âme et de l'esprit l'état.
Elle est, à celui-ci, thermomètre infaillible,
Montant, par cent degrés du serein à l'horrible.
La chaleur des passions le fait en haut monter,
Quand la sage vertu ne veut pas s'y mêler.
Arbre du Vrai! Le vent des siècles te révère,
Quand ta racine puise en fleuve de lumière.
Alors tes fruits son doux; alors, vraiment, tu es
Et l'orgue de l'amour et l'harpe du progrès.

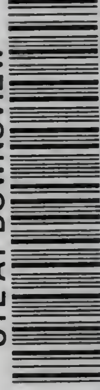
Que tu sois, sous ma lèvre, un héraut qui s'avance
Pour sonner le tocsin aux remparts de Bragance !

Mais rengaînons le fer, dégaîné à demi :
Au revoir, cher Monsieur ; adieu, Maître chéri.
Je dois finir, sans plus, cette bien longue épître,
Peut-être mon soupir dernier, à juste titre.
Au séjour éternel, où vous êtes déjà,
Exaucez, je vous prie, ô grand Hugo, ma voix :
Travestissant la plume en foudre, ou dard, ou pique,
Faites-nous triompher ;

VIVE LA RÉPUBLIQUE !!

Tout à vous

Alfredo Ansur


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 02 13 01 012 0